

porte l'ordre de la Légion d'honneur que vient de lui conférer Louis-Philippe."

Plus tard, cependant, quelques personnes bien en cour insinèrent à Marryat que, s'il voulait se présenter à certain "lever" du roi, celui-ci serait disposé à revenir de ses préventions. Le capitaine se refusa à faire cette concession. Mais, n'anticipons pas. Notre capitaine avait encore de grands services à rendre à son pays. Dans le commencement de 1823, à l'âge de trente-et-un ans, Marryat fut nommé au commandement du *Larne*, vaisseau sur lequel il prit part à l'expédition de Burnah, où il se distingua, suivant son habitude, par plus d'un acte de bravoure, et surtout par la capture de la fatieuse cargaison de la rivière Ragoun. Malheureusement le scorbout sévit avec une telle violence sur l'équipage, que le *Larne*, obligé de relâcher à Penang pour se réfaire, ne rejoignit que plus tard l'expédition.

En avril 1825 le capitaine Marryat fut désigné pour commander le *Tees*, mais l'hiver suivant sa santé l'obligea à quitter définitivement Burnah pour revenir en Angleterre. Dans ce voyage, il avait avec lui son second fils William, dont il a fait ce portrait :

"C'était la perfection de la beauté enfantine ; ses cheveux châtain tombaient sur son front en boucles soyeuses ; ses joues roses étaient ornées de fossettes qui donnaient une grâce de plus à sa figure mobile ; ses grands yeux noirs brillaient d'intelligence. On l'habillait comme un marin de l'Etat, avec le pantalon flottant noué sur les hanches, la blouse blanche à manches longues et le large col bleu. Un coutelas suspendu à son cou et un léger chapeau de paille à petits bords complétaient son équipement."

Cet enfant était le bien-aimé du capitaine Marryat : il le perdit à l'âge de sept ans, et à ses derniers moments il parlait du petit Willy avec la plus vive tendresse.

A bord du *Tees* se trouvait aussi un grand singe du Cap, très-gâté par le capitaine Marryat. Une après-midi on avait donné au petit Willy une tartine de pain et de beurre pour lui faire attendre patiemment le dîner. L'enfant alla manger sur le pont ; le singe s'y trouvait, et, ayant lui-même un goût très-prononcé pour les tartines de beurre, il lui sembla naturel de s'approprier celle-ci : l'arracher des mains du petit matelot et la faire disparaître dans sa bouche fut l'affaire d'une seconde. Le capitaine était à ce moment occupé sur une caronade ; au cri jeté par l'enfant il se retourna et d'un coup d'œil se rendit compte de ce qui s'était passé. Il descendit de la caronade et administra au singe une dose de coups de pied suffisante pour aider à la digestion de la tartine volée. Quelques jours après, la même scène se renouvelait : l'enfant, sortant de sa cabine une tartine à la main, passa devant le singe qui, comme la première fois, la lui arracha ; mais à ce moment il rencontra le regard du capitaine et, lisant dans ses yeux ce qui l'attendait, il remit immédiatement la tartine entre les mains de Willy.

Ce petit incident avait beaucoup amusé Marryat, qui le racontait souvent, et il ajoutait : "C'est le seul exemple que j'aie jamais vu, ou dont j'aie entendu parlé, d'un singe capable d'un sacrifice quand son estomac est en jeu."

Vers le commencement de 1826, le *Tees* était mis au rebut à Chatham, et ce ne fut qu'en janvier 1827 que l'on confirma la nomination de Marryat comme capitaine. Cette lenteur officielle fut cause que plusieurs jeunes officiers se trouvèrent inscrits avant lui sur le tableau des capitaines. Par compensation, sa belle conduite à Burnah fut récompensée par l'ordre du Bain.

En 1828 le capitaine Marryat prenait le commandement de son dernier vaisseau, l'*Ariadne*, sur lequel il remplit d'abord différentes missions diplomatiques à Madère et dans les Indes occidentales, puis explora les rives de l'Atlantique. Deux ans plus tard, il crut devoir

résigner le commandement de son navire, par suite de sa nomination comme écuyer du duc de Sussex, ce qui l'obligeait à se tenir près de la personne du frère du roi. Mais il ne conserva pas longtemps cette position : il était fait pour autre chose que pour parader dans une anti-chambre royale.

Le capitaine Marryat avait déjà composé alors deux romans maritimes, *Frank Midway* et *l'Officier de marine* ; ce dernier publié en 1829, c'est-à-dire un an avant qu'il résignât son commandement de l'*Ariadne*. Pour son premier roman seulement, Marryat recut de M. Colburn la somme de 100 guinées (10 000 francs). C'est de cette époque aussi que date son acquisition, dans le comté de Norfolk, de la propriété de Langham (1 000 acres de terrain), dans laquelle il dépensa des sommes folles, quoique ce fût seulement quinze ans plus tard qu'il alla y demeurer.

En 1832 *Newton Foster* parut en volume, après avoir été publié d'abord dans le *Metropolitan Magazine*, dont Marryat fut directeur pendant quatre ans. Dans cet ouvrage, l'Angleterre put voir déjà qu'elle possédait un nouveau romancier maritime qui, à toutes les qualités de Smollett, joignait un style plus pur et plus correct. Après *Newton Foster*, parut *Pierre Simple*, le plus populaire des romans de Marryat, quoique, à notre avis, sa création la plus vraie et la plus vivante soit *Japhet à la recherche d'un père*, où Eugène Scribe trouva le sujet d'une amusante comédie faite en collaboration de M. Duvoyrier (1). Ecrire des romans ne suffisant pas à l'esprit fécond de Marryat, cette même année il brigua un siège au Parlement, concurremment avec M. Claye, le docteur Lushington et le colonel Leicester Stanhope. Après avoir débité beaucoup de discours et subi toutes les vexations ordinaires d'un candidat, il renonça à monter sur les planches des hustings. En 1834 il produisit deux nouveaux romans : *Jacob Fidèle* et *M. le Midshipman Easy*, qui ne sont inférieurs qu'à *Japhet à la recherche d'un père*.

En 1835 Marryat quitta l'Angleterre avec sa femme et ses enfants, pour aller habiter le continent. Il s'installa d'abord à Bruxelles, où il composa le *Pirate* et les *Trois Cutters*, puis à Lausanne, d'où il envoya à ses éditeurs *Snarley-Yow ou le Chien fantôme* et le *Pacha aux mille queues* (2). Il paraît que, malgré le succès de tous ces ouvrages, les rapports du romancier avec les libraires n'étaient pas couleur de rose. A en juger par leur correspondance, c'était entre eux et lui une querelle continuelle. Un de ses éditeurs, par exemple, lui écrit : "Ayant moi-même un caractère un peu violent, j'ai de l'inclination pour le vôtre, qui, je crois, ne l'est pas mal." Marryat répond : "Vous n'aviez pas besoin de dire que votre caractère était violent, vos lettres établissent suffisamment le fait. Malgré votre âge, vous êtes un petit volcan, et si les compagnies d'assurance pouvaient savoir que vous faites de fréquentes visites à la Bourse, elles demanderaient certainement double prime pour assurer le bâtiment. En vérité, je vous soupçonne maintenant de n'avoir pas été étranger au dernier incendie qui a éclaté....."

Vous remarquerez que si, mentionnée seule, la somme que j'ai reçue semble suffisante, elle cesse de l'être, mise en balance avec celles que vous avez vous-même encaissées. Moi l'auteur, qui ai tout inventé, j'ai un os à ronger, pendant que vous, qui n'avez trouvé que la boutique pour vendre ma marchandise, vous recevez la part du lion. J'affirme que c'est abusif. Je suis Sinbad le marin et vous êtes le Vieux de la montagne, juché sur mes.....

(1) Le capitaine Marryat fit lui-même une comédie (*la Bohémienne*) et une tragédie (*le Cavalier de Séville*). (N. T.)

(2) Recueil de Contes, en anglais, *tales*, mot qui se prononce comme *taills*, quous, d'où le jeu de mots du titre. (N. T.)